

FONDS

Serge Dorigny

Serge Dorigny ou l'immobilité contrariée

par Agnès de Maistre

Publié dans *Art Jonction* de janvier-février 2003

Dans l'atelier d'un artiste se lit son rapport au temps et au monde extérieur. Lieu de production, simple et pratique, pour certains. Sans espace propre, confondu avec la maison pour d'autres. J'ai vécu à Buenos Aires dans l'immense maison de Luis Felipe Noé. Il peignait dans le grand hall, entreposait sa documentation dans la salle à manger, ses tableaux dans le couloir. Son atelier graphique servait de standard téléphonique. Le seul lieu réservé était le bureau. Il aimait peindre dans le passage, au milieu des autres. Lorsque les œuvres s'amoncellent l'atelier peut devenir un monument.

Sur les collines de Nice, une grosse maison simple de plus de deux cents ans. L'atelier s'est installé dans un ancien garage. Dans la pièce principale Dorigny entropose quinze ans de travail. Deux petites remises, l'une pour les outils et l'autre pour les cartons à dessins (un mètre de sédiments graphiques). Des cahiers et des cahiers sur quelques thèmes obsédants : mêlées d'hommes et de chevaux pris dans la toile d'une ligne élastique, patriarche assis avec des mains larges comme des battoirs. Il griffonne, à main levée, des rangées de têtes aplaties, de patriarches affaissés sur leur chaise, d'éléphants trompe au vent, mécaniquement : très drôles et très seuls. Dans les toutes dernières séries, les têtes et les éléphants croissent de façon exponentielle. Dans un espace toujours identique il fait tenir 2 puis 4 puis 16 puis 256 éléphants : de plus en plus nombreux, de plus en plus insignifiants. Autant de variations sur l'absurde.

Dans un coin de l'atelier, la photo légendée d'un type couché à l'arrière d'un camion : « Oto le crétin : la forclusion totale en attendant que ça passe » avec une annotation : « Portrait of the artist as a young man ». Ça n'a pas passé et l'œuvre s'est faite. Beaucoup de dessins, des objets réinterprétés, des maquettes de véhicules non roulants. Oeuvre du soir, oeuvre de salarié, lente, pudique. Presque jamais montrée. Une exposition privée en 1997 chez Brigitte Chéry, quelques pièces exposées à l'hôpital de Puget-Théniers, au Centre d'Art de Carros, une vente de charité... des brouilles.

Disséminées dans l'atelier, de petites choses en cours de transformation, mal identifiables comme autant de malaxages d'angoisses. Dans son Jardin d'Éros, les bouchons de liège sont alignés comme une collection de têtes ou d'éléphants sous un dais métallique. Avec ses fils, vieilles allumettes, tiges métalliques, bobine, "Dix temps de l'absence" est un reliquaire de l'inutile. Ses véhicules à roues sont frappés d'immobilisme. « Opus expeditum » (1992) est un plateau avec quatre roues et cheminées. Statique, il doit être tracté. D'autres véhicules avec un mât évoquent des chars à voile. Ils pourraient être autonomes. Mais l'assemblage des pièces est si fragile qu'ils sont tout juste transportable. Ce sont des objets privés d'effet mais pas d'expression : pièces en dedans, cagneuses, avec des essieux effondrés ou gonflées d'importance avec une roue centrale volumineuse... Ses dessins et objets s'emploient à représenter la configuration psychique particulière de l'empêchement. Dorigny s'identifie d'ailleurs volontiers à « Bartleby » d'Herman Melville et « Oblomov », deux personnages littéraires frappés d'inertie.

Depuis quelques années, les véhicules grandissent jusqu'à atteindre un bon mètre d'envergure. Ils débordent de l'atelier. L'œuvre s'est faite et voilà qu'elle oblige son auteur à sortir de son isolement.